

LAZARE.

I.

LA FAMILLE DE BÉTHANIE.

Il y avait un malade, appelé Lazare, qui était de Béthanie, la bourgade de Marie et de Marthe sa sœur. Marie était celle qui oignit le Seigneur d'une huile odoriférante, et qui lui essuya les pieds avec ses cheveux, et Lazare, son frère, était malade. C'est pourquoi ses sœurs envoyèrent dire à Jésus : Seigneur, voici, celui que tu aimes est malade. Jésus ayant ouï cela dit : cette maladie n'est point à la mort, mais elle est pour la gloire de Dieu, en sorte que le Fils de Dieu soit glorifié par elle. Or Jésus aimait Marthe, et sa sœur, et Lazare ; et quand il eut appris qu'il était malade, il resta deux jours dans le lieu où il était. Puis il dit aux disciples : retournons en Judée. Les disciples lui dirent : Maître, les Juifs cherchaient naguère à te lapider, et tu y retournes de nouveau ! Jésus répondit : N'y a-t-il pas douze heures au jour ? si quelqu'un marche pendant le jour il ne bronche point, parce qu'il voit la lumière de ce monde ; mais si quelqu'un marche pendant la nuit il bronche, parce qu'il n'a point de lumière.

(JEAN, XI, 4-10 ; lire jusqu'au v. 46)

Je voudrais développer quelques-unes des leçons qui abondent dans le récit contenu au chapitre onzième de saint Jean. Ce récit a déjà été médité bien des fois ; mais les instructions qu'il renferme sont constamment nécessaires, et l'on ne saurait y revenir trop souvent. Je n'ai pas la prétention de vous dire des choses nouvelles, mais bien plutôt de vous redire ces choses anciennes dont nous avons toujours besoin, et qui peuvent devenir nouvelles pour chacun de nous par l'expérience plus intime que nous en faisons de jour en jour. L'ordre de ces réflexions sera celui de la parole de Dieu elle-même ; je ne veux que développer ligne après ligne les diverses parties de cette admirable histoire, m'arrêtant plus longuement sur les traits qui me frapperont davantage, et qui me paraîtront offrir une source plus abondante de méditation salutaire. Combien de discours successifs pourra fournir cette étude, je l'ignore : je me laisserai guider à cet égard par l'abondance des réflexions qui s'offriront à mon esprit, sans me prescrire d'avance d'autre limite que la durée ordinaire assignée à nos exercices.

« Il y avait un homme malade ; appelé Lazare, qui était de Béthanie, la bourgade de Marie et de Marthe sa sœur. »

Ce dernier trait semble être une allusion au récit que nous trouvons à la fin du chapitre dixième de saint Luc, et dans lequel nous voyons apparaître Marthe et Marie, chacune avec le caractère qui lui était propre.

« La bourgade de Marie et de Marthe sa sœur : » c'est par ce trait simple et touchant que l'évangile désigne Béthanie. Les historiens ordinaires désignent une ville par les monuments remarquables qu'elle renferme, ou par les hommes illustres qu'elle a produits : l'historien sacré porte son attention sur d'autres titres de célébrité. Ce qui rend une localité célèbre aux yeux du Seigneur, ce sont les monuments spirituels de la grâce de Dieu, si humbles, si obscurs que puissent être ces monuments aux yeux des hommes. Tel village qui sera toujours ignoré dans l'histoire, est illustre devant Dieu et devant les anges, parce qu'il renferme des Marthe et des Marie ; et telle grande ville, dont le nom est connu dans le monde entier, n'occupe qu'une place insignifiante dans les annales du royaume des cieux. Le bruit que font ici-bas les grands de la terre se dissipe et se perd comme une vaine fumée avant d'arriver au ciel : tandis que le soupir d'un cœur brisé retentit là haut plus puissant que l'éclat du tonnerre ; l'humble prière d'un pécheur repentant s'élève au-dessus des étoiles, et vole à Dieu plus rapide que l'aile des anges. S'il est fait mention dans le ciel d'un Marseille, d'un Paris ou d'un Londres, ce n'est point, soyez-en sûrs, à cause de l'éclat extérieur de ces grandes villes ; ce n'est point pour leurs monuments, ni pour leurs richesses, ni pour leur industrie, ni pour les hommes de génie qui les ont illustrées : c'est pour quelque humble disciple de Christ qui sert fidèlement son maître divin, qui lutte en secret con-

tre le péché , qui aime le sauveur et que le sauveur se plaît à visiter , comme il visitait le modeste intérieur de Marthe et de Marie.

C'était là , en effet , entre ces deux sœurs et leur frère , tous les trois disciples fidèles , tendrement unis dans une même foi , que Jésus aimait à s'arrêter dans ses voyages ; là il venait se retremper , dans les douceurs de l'amitié , des fatigues de son ministère. Assurément , s'il fut jamais un lieu sur la terre qui semblait devoir être à l'abri de la souffrance et du deuil , c'est cette maison de Béthanie , qui était favorisée entre toutes par la présence et par l'amour du sauveur. Et pourtant là aussi la douleur sut trouver un accès ; là aussi la maladie et la mort firent sentir leur aiguillon : pour nous rappeler que la douleur est l'héritage commun de l'humanité , et qu'il faut bien nous garder de voir dans l'épreuve qui tombe sur une famille un témoignage de la colère de Dieu. Les enfants de Dieu et ses ennemis sont également tributaires de la souffrance ; nous ne pouvons pas discerner ici-bas le peuple de Dieu par sa condition extérieure : nous n'avons d'autre moyen de le reconnaître sur la terre que son caractère intérieur et moral. Souvent celui qui est le plus affligé est celui-là même qui est le plus fidèle , et que le Seigneur aime le plus ; souvent la main de Dieu frappe le plus douloureusement , là même où le cœur de Dieu est ému de la sympathie la plus profonde et du plus tendre amour.

« Marie était celle qui oignit le Seigneur d'une

huile odoriférante , et qui lui essuya les pieds avec ses cheveux ; et Lazare qui était malade était son frère. » Cette parole est un accomplissement de la promesse que Jésus fit à Marie dans la circonstance que l'évangéliste rappelle ici , et qui nous est rapportée par saint Matthieu : « en vérité je vous dis que dans tous les endroits du monde où cet évangile sera prêché, ce qu'elle a fait sera aussi raconté en mémoire d'elle » ¹. Promesse étonnante et merveilleuse ! quel autre que le fils de Dieu eût osé la prononcer ? Si à la vue d'une œuvre de charité un ministre de l'évangile disait dans son enthousiasme : « ce fait sera connu partout où l'évangile sera prêché , » assurément une telle prédiction serait accueillie par un sourire d'incrédulité, comme chose invraisemblable et impossible. Eh bien ! c'est là ce que Jésus n'hésite pas à faire à l'égard de Marie : c'est là ce qu'il présente non pas comme une conjecture , une probabilité , mais comme une affirmation absolue ; et cette affirmation est devenue une réalité : l'action de Marie est rappelée par saint Jean, elle est écrite dans toutes les bibles , elle est lue dans toutes les chaires chrétiennes , elle est connue partout où l'évangile est connu ! Preuve admirable , entre tant d'autres , que Jésus connaissait toutes choses, et qu'il est véritablement, ainsi qu'il le disait , le Christ, le fils du Dieu vivant.

« Ses sœurs envoyèrent donc vers lui pour lui

¹ Matth., XXVI, 13.

dire : Seigneur , celui que tu aimes est malade. » Les sœurs de Lazare nous donnent ici une précieuse leçon. Leur frère tombe malade : aussitôt elles envoient vers le sauveur et s'adressent à lui pour obtenir la guérison. Sans doute, nous pouvons le penser , elles ne négligèrent pas pour cela de recourir aux moyens ordinaires. Elles appelèrent un médecin, elles employèrent les remèdes indiqués par la science humaine; mais en même temps et au-dessus de tout cela elles s'adressèrent au souverain maître de la nature, à celui qui tient dans ses mains la santé et la maladie, à celui qui seul donne au médecin la sagesse et l'efficace aux remèdes : c'est de lui et non pas des hommes qu'elles attendent la guérison de leur frère. Apprenons de cet exemple à présenter nous aussi nos malades au sauveur pour qu'il les guérisse. Nous oublions trop qu'il nous est permis de demander à Dieu les délivrances temporelles, en même temps que les grâces plus précieuses qui regardent notre âme et notre salut. Jésus lui-même nous a donné l'exemple des prières de ce genre lorsqu'il a dit : « mon père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi sans que je la boive ! » Imitez-le en cela, mes bien-aimés frères. Quand un malheur vous menace, quand la maladie vient frapper une tête qui vous est chère, ne craignez pas de dire : « Seigneur, épargne-moi ! éloigne de moi cette coupe amère ! déploie ta puissance divine pour arracher à la mort cet enfant, ce frère, cette sœur, cet ami ! » tout en ajoutant, comme Jé-

sus : « que ta volonté soit faite et non pas la mienne ! » Soyez assurés que de telles prières ne peuvent pas être sans fruit ; et que si elles n'amènent pas dans cette vie la guérison désirée, elles produiront, pour vos bien-aimés et pour-vous même, un bien spirituel plus précieux encore.

La manière dont Marthe et Marie demandent à Jésus la guérison de leur frère n'est pas moins remarquable que la demande elle-même. « Seigneur, celui que tu aimes est malade ! » Si nous eussions été à leur place, nous nous serions probablement exprimés différemment ; nous eussions dit : « Seigneur ! celui qui a travaillé pour toi, qui a souffert pour ta cause, celui qui a pour toi une sincère et profonde affection, est malade : » nous imaginant, dans notre ignorance, que le meilleur moyen d'engager le sauveur à guérir Lazare était de lui rappeler ce que Lazare avait fait pour lui. Ainsi eût raisonné la sagesse humaine ; mais Marie était instruite par un maître divin à parler un autre langage, et à faire valoir une considération bien autrement puissante que celle-là. Elle ne dit pas à Jésus : celui *qui t'aime*, mais celui *que tu aimes* est malade. C'est l'amour de Christ pour nous, et non pas notre amour pour Christ, qui peut fournir une base solide aux espérances que nous fondons sur lui, aux appels que nous lui adressons. Notre amour, hélas ! est bien trop faible, trop mobile, trop sujet à s'affaiblir ou à s'éteindre pour nous fournir un appui solide ; mais son amour pour nous, semblable à ces sources pro-

fondes et intarissables qui ne peuvent être ni glacées par les rigueurs de l'hiver, ni desséchées par les ardeurs de l'été, cet amour qui nous a aimés dès le commencement et qui nous aimera jusqu'à la fin sans que rien puisse jamais l'éteindre ni l'affaiblir, voilà le vrai motif de confiance à faire valoir quand nous nous adressons à lui. Marie savait, et nous savons aussi, qu'il suffit de toucher cette corde pour éveiller dans le cœur du sauveur une sympathie profonde pour toutes les souffrances des enfants des hommes. « Celui que tu aimes est malade; celui que tu aimes a besoin de toi » : voilà ce que nous avons à lui dire.

Remarquez encore que Marie n'ajoute pas : « Seigneur, viens le délivrer. » Il y a quelque chose de délicat et de touchant dans ce silence, dans cet appel muet et sous-entendu à l'amour de Christ. Marie savait qu'en présence d'un amour comme le sien il suffisait de rappeler l'état de souffrance de son ami, et de s'en remettre à lui pour ce qu'il y avait à faire : à lui qui possédait la sagesse infinie aussi bien que la puissance et la bonté; à lui qui ne pouvait vouloir que le vrai bien de Lazare et de ses sœurs; à lui qui était puissant pour faire tourner la maladie à la gloire de Dieu, en même temps qu'au bonheur de la famille affligée.

« Jésus ayant entendu cela, dit : cette maladie n'est point à la mort (c'est-à-dire, comme le montre la suite du récit, elle ne doit point amener une mort définitive), mais elle est pour la gloire de Dieu, en

sorte que le Fils de Dieu soit glorifié par elle. » Vous remarquerez que la gloire de Dieu est identifiée ici avec la gloire de Christ. Que Christ soit glorifié, ou que Dieu soit glorifié, c'est une seule et même chose. Si Jésus-Christ n'eût été qu'une créature, est-il possible d'admettre un seul moment qu'il eût osé mettre sa propre gloire au même rang que la gloire de Dieu? Nous avons donc ici un de ces témoignages indirects, et qui n'en sont que plus frappants, rendus si fréquemment dans l'Écriture à la divinité du Sauveur.

« Cette maladie est pour la gloire de Dieu. » La gloire de Dieu : voilà le but final vers lequel tendent toutes les dispensations de la providence ; voilà le mot de toutes les énigmes de la vie ; voilà le sens que nous devons chercher constamment aux épreuves qui tombent sur nous ou sur nos familles, et qui sont parfois si mystérieuses. Souvent on assiste à des dispensations qui vous confondent, et auxquelles il est impossible de trouver une explication humaine. Dans une famille fidèle, où tout semblerait devoir appeler et fixer la faveur de Dieu, on voit l'affliction succédant à l'affliction et le deuil au deuil ; l'enfant enlevé à une mère chrétienne, le mari à une femme chrétienne, une solitude amère se faisant autour de l'âme fidèle ; et il n'est pas rare que ces épreuves qui tombent sur les enfants de Dieu aient un caractère particulièrement mystérieux et effrayant. Vous ne savez rien comprendre à de pareilles dispensations, mais elles ont pourtant un but excellent que vous n'apercevez pas : l'affliction de cette famille est « pour la

gloire de Dieu, en sorte que le Fils de Dieu soit glorifié par elle. » Selon une admirable définition du catéchisme de l'église d'Ecosse, la destination de l'homme est celle-ci ; « d'abord glorifier Dieu, et ensuite jouir de Dieu à jamais. » Entrons pleinement dans cette grande pensée. Disons-nous bien que si notre santé ne glorifie pas Dieu, il est bon qu'il soit glorifié en nous par la maladie ; que si notre prospérité temporelle ne glorifie pas Dieu, il est bon qu'il soit glorifié par nos revers et nos malheurs. Nous sommes sur la terre pour être les ministres de sa gloire. Qu'il nous fasse prospérer ou qu'il nous afflige, qu'il nous fasse riches ou pauvres, bien portants ou malades, élevés ou obscurs, maîtres ou serviteurs, peu importe, pourvu qu'il soit glorifié en nous et par nous ! « Soit que vous mangiez ou que vous buviez, ou que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu, » dit l'apôtre. Là est notre devoir, là est notre vraie destination, là aussi est le secret du bonheur. Du reste, que nous le voulions ou non, nous sommes nécessairement les instruments de la gloire de Dieu. Dieu se glorifie dans ses ennemis comme dans ses enfants, et les réprouvés comme les anges proclament également, chacun à sa manière, ses perfections adorables. Il s'agit uniquement de savoir si nous le glorifierons volontairement ou malgré nous, par l'amour ou par la contrainte. La chose importe peu quant à Dieu, mais elle importe infiniment quant à nous. De la disposition morale dans laquelle nous glorifions Dieu dépend

notre bonheur ou notre malheur, notre joie ou notre souffrance éternelle, notre ciel ou notre enfer. Dieu glorifié volontairement, c'est le ciel : Dieu glorifié par contrainte, c'est l'enfer.

« Or Jésus aimait Marthe et sa sœur, et Lazare. »

Cette déclaration si simple et si touchante nous rappelle une vérité bien précieuse, que nous sommes trop sujets à oublier dans la pratique de la vie : c'est la complète humanité de notre sauveur. En même temps qu'il est « Dieu au-dessus de toutes choses, béni éternellement, » celui « que tous les anges adorent, » et devant lequel « tout genou doit fléchir dans le ciel, sur la terre et sous la terre, » Christ est un être semblable à nous, connaissant par expérience toutes les affections pures qui peuvent faire battre un cœur d'homme. Il a connu l'amitié : il aimait Marthe et Marie, et Lazare, et saint Jean ; il a connu l'amour filial et l'amour de la patrie : il pleurait sur Jérusalem, et il oubliait ses souffrances pour assurer en mourant un asile à sa mère ; il a connu même l'amour des petits enfants, et il se plaisait à « les embrasser »¹ ; il a connu toutes nos joies, et surtout toutes nos douleurs ; toutes les émotions qui font tressaillir notre cœur éveillent un écho dans le sien ; nous pouvons non-seulement nous confier en lui comme en un rédempteur tout puissant, mais nous entretenir avec lui comme un ami avec son ami, et « lui communiquer tous nos secrets, » sui-

¹ Marc, X, 46.

vant une parole aimable de David. « Nous n'avons pas un souverain sacrificateur qui ne puisse avoir compassion de nos infirmités ; mais au contraire , il a été tenté comme nous en toutes choses , sans pécher » ¹. Il y a dans cette humanité de notre sauveur une source de consolation et de paix qui dépasse toute intelligence, et dont malheureusement nous faisons bien peu d'usage. Qui est-ce qui réalise , dans sa vie intime, cette union fraternelle avec Jésus-Christ ? Puissions-nous , mes frères , user davantage à l'avenir d'un si merveilleux privilège , et comme la famille de Béthanie , faire de Jésus notre ami.

« Et après qu'il eut appris que Lazare était malade, il resta deux jours dans le lieu où il était. » Ce verset semble en contradiction avec celui qui précède. Jésus aimait Lazare et ses sœurs ; et pourtant , en apprenant qu'il était malade , au lieu de s'empres- ser de se rendre auprès de lui , il reste deux jours dans l'inaction , comme si son cœur eût été insensible , comme si « son oreille fût devenue pesante , » selon l'expression de l'Écriture , et que « son bras fût raccourci , en sorte qu'il ne pût pas délivrer » ². L'explication d'une conduite qui semble si étrange se trouve dans la fin de cette histoire. Jésus voulait délivrer Lazare en réponse à la prière de ses sœurs ; mais il voulait le faire dans des conditions qui rendissent plus éclatante sa puissance divine, et qui

¹ Hébr., IV, 15.

² Esaïe , LIX, 4.

pussent avancer ainsi le règne de la vérité. Il voulait attendre pour intervenir que tous les secours humains fussent devenus inutiles, et qu'on ne pût compter absolument que sur la puissance de Dieu. Son apparente inaction avait un but d'amour, même à l'égard de ces deux sœurs dont il redoublait temporairement l'affliction : car il préparait ainsi un miracle qui devait les faire croître dans la foi. C'est ainsi qu'il en use souvent avec nous-mêmes. Il a promis d'exaucer nos prières, mais non pas de les exaucer immédiatement. Vous êtes placé sous l'épreuve, et vous demandez à Dieu qu'elle soit éloignée. Mais l'épreuve persiste, elle redouble, une maladie terrible consume sous vos yeux, jour après jour, ce que vous avez de plus cher au monde — et vous vous imaginez que Dieu vous a abandonné, qu'il vous oublie, qu'il n'écoute pas vos prières. Vous avez tort : le Seigneur n'a pas promis de répondre à votre première demande. « Demandez, » vous dit-il, « et il vous sera donné ; » mais persévérez : « cherchez, et vous trouverez ; » persévérez encore : « frappez, et il vous sera ouvert » ¹. Il a promis une réponse à vos prières : mais le moment de cette réponse, et la manière, et le lieu, c'est ce qu'il faut laisser décider à sa sagesse et à son amour. « S'il tarde, attends-le ; car il ne manquera pas de venir, » dit l'Écriture ². Sachons attendre avec patience la réponse à nos

¹ Matth., VII, 7.

² Habac., II, 3.

prières ; attendons-la , s'il le faut , jusqu'au siècle à venir. Peut-être ce malade pour lequel nous avons prié ne nous sera pas rendu dans la vie présente ; mais il nous sera pourtant rendu un jour , aussi réellement que Lazare le fut à ses sœurs. Pour Lazare le Seigneur fit attendre deux jours sa délivrance ; pour nos bien-aimés il nous fait attendre un peu plus : mais qu'importe ! devant lui « mille ans sont comme un jour. » Dans le silence du sépulcre , comme dans l'inaction présente du sauveur , sa délivrance se prépare , elle approche de moment en moment ; la maladie qui fait couler nos larmes « n'est point à la mort , » et le temps vient où il sera dit à nos bien-aimés comme à Lazare : sors du tombeau !

« Après cela il dit à ses disciples : retournons en Judée. Les disciples lui dirent : maître , naguère les Juifs cherchaient à te lapider , et tu y retournes encore ! » Les disciples n'étaient pas en état de comprendre la conduite du sauveur , ni les considérations élevées qui inspiraient toutes ses démarches. Il n'avait pas cru devoir se rendre au premier appel des sœurs de Lazare , mais aucune considération humaine n'entraîna dans les causes de ce retard , comme l'avaient supposé probablement les disciples ; et dès qu'il croit le moment venu d'aller en Judée pour y faire l'œuvre de Dieu , nulle perspective de danger ne saurait l'arrêter.

« Jésus leur répondit : n'y a-t-il pas douze heures au jour ? si quelqu'un marche pendant le jour il ne

bronche point, parce qu'il voit la lumière de ce monde ; mais s'il marche pendant la nuit il bronche, parce qu'il n'a point de lumière. »

Il y a deux pensées distinctes, deux leçons également importantes dans cette réponse de Jésus-Christ.

La première est exprimée dans ces paroles : « n'y a-t-il pas douze heures au jour ? » c'est la même pensée que Jésus exprime ailleurs en ces termes : « pendant qu'il est jour il me faut faire les œuvres de celui qui m'a envoyé : la nuit vient dans laquelle personne ne peut travailler » ¹. Les douze heures du jour marquent le temps déterminé de la vie présente ; c'est ce temps, toujours très-court, qui seul nous est donné pour accomplir notre tâche et nous préparer à la vie éternelle ; bientôt viendra la nuit du sépulcre où nous ne pourrons plus travailler. Mettons donc à profit ce jour qui nous est donné pour le travail ; comme Jésus, ne nous laissons point arrêter par les obstacles, par les épreuves, par les fatigues, par les sacrifices ; hâtons-nous, avant que nos douze heures de travail ne prennent fin, hâtons-nous « d'achever l'œuvre qui nous a été donnée à faire, » de « poursuivre notre sanctification dans la crainte de Dieu, » de « saisir la vie éternelle, » et de nous « amasser un trésor pour l'avenir, » ce trésor qui est placé « dans le ciel, » « que les vers ni la rouille ne consomment pas et que les voleurs ne dérobent pas. »

¹ Jean, IX, 4.

Le temps est court pour finir notre tâche,
A l'œuvre donc puisqu'il est encor jour ;
Combats , agis , chrétien , ne sois point lâche ;
Ton maître vient : sois prêt pour son retour !

Mais il y a encore dans la réponse de Jésus-Christ une autre pensée , moins apparente et plus profonde. C'est celle qu'il exprime ainsi : « si quelqu'un marche pendant le jour il ne bronche point , parce qu'il voit la lumière de ce monde ; mais si quelqu'un marche pendant la nuit , il bronche , parce qu'il n'a point de lumière. » Cette image s'applique , avec une justesse frappante , à la vie du fidèle. Si un homme marche de nuit dans un chemin difficile , il n'est pas étonnant qu'il bronche , tombe ou s'égare ; mais en plein jour le soleil lui verse la lumière et lui montre sa route , il ne court aucun danger. Ce soleil , cette lumière d'en haut qui assure nos pas dans le chemin de la vie , c'est l'appel de Dieu , c'est la conviction que nous faisons sa volonté. Celui qui est assuré de faire la volonté de Dieu marche sans crainte , et nul obstacle ne saurait l'arrêter. Ainsi Christ , guidé par cette lumière , s'avance résolument au-devant du danger , sans s'inquiéter des Juifs qui menaçaient de le lapider. Quiconque suit la même règle peut être en paix. Comme le dit Calvin en expliquant ce passage , « quand Dieu marche devant nous avec le flambeau de sa volonté clairement manifestée , alors même que l'épreuve nous accable et que la mort nous menace de toutes parts , la fin est toujours couronnée de sa bénédiction ; c'est là le char qui nous

porte quand nous sommes fatigués ; et si les difficultés deviennent trop grandes pour que nous les puissions traverser , ce sont là les ailes qui nous élèvent au-dessus de tout et qui nous conduisent sûrement au but. » Ainsi , mes frères , avant d'agir , avant de nous engager dans une entreprise , nous avons une seule chose à faire : nous assurer si notre action est selon la volonté de Dieu. Ce n'est point « la chair et le sang » que nous devons consulter ; ce ne sont point les considérations de l'intérêt humain , des dangers ou des espérances terrestres : c'est uniquement la volonté de Dieu : c'est là notre guide , c'est là notre lumière , c'est là notre soleil. Cette volonté de Dieu peut quelquefois sembler difficile à discerner ; mais si nous la cherchons d'un cœur droit et sincère , elle ne manquera pas de se manifester à nous , soit par les enseignements de sa parole , soit par les événements de notre vie , soit par les avertissements de notre conscience et les impulsions secrètes du Saint-Esprit. Du moment que nous avons connu cette volonté , n'hésitons plus : marchons en avant , quels que puissent être les difficultés , et les obscurités , et les fatigues , et les dangers , et les sacrifices : marchons en avant et soyons en paix : « Dieu est avec nous , qui sera contre nous ? »

Comprenez-vous , mes frères , tout ce qu'il y a de sécurité , tout ce qu'il y a de joie profonde et inébranlable dans cette assurance : « je fais la volonté de Dieu ! le Père céleste approuve ma conduite , il veut ce que je fais , et il bénit mes résolutions ! » Ah ! c'est

là qu'est la paix ; c'est là qu'est le repos pour notre cœur agité de côté et d'autre , angoissé et fatigué à la recherche du bonheur ! Cherchons le bonheur dans cette voie si simple , si lumineuse et si assurée ; renonçons à nous-mêmes et à notre volonté propre , et disons à Dieu chaque jour : « Seigneur , non pas ce que je veux , mais ce que tu veux ! que ta volonté soit faite , sur la terre comme au ciel ! » Amen.

Août 1859.